

1360, succède celui, bien plus important, d'Emanuele Crisolora, appelé en 1397 par le chancelier Coluccio Salutati. Au xv^e siècle, Florence devient ainsi un centre vivant de traductions du grec et d'exportation de la connaissance de cette langue dans toute l'Europe occidentale. Avec Angelo Poliziano, la connaissance du grec et l'application d'une méthode philologique et historique rigoureuse dans l'étude critique du texte commencent à être appliquées, non seulement à la sphère littéraire, mais aussi aux sources des différentes sciences, y compris celles du droit.

L'essai de L. Böninger (p. 197–211) est consacré à l'histoire sociale de la population étudiante et aborde les politiques mises en œuvre par le *Studium* dans la première moitié du xv^e siècle pour limiter les *peregrinationes academicae des scholares* hors de la juridiction florentine. Pour analyser ce phénomène, Böninger se concentre sur les amendes émises à l'encontre des professeurs et des étudiants qui ne retournaient pas à Florence. Ces initiatives de « protectionnisme scolaire » n'ont eu que des effets partiels, mais elles représentent, du point de vue du pouvoir public, un indicateur important de la transition qu'opère le *Studium generale* depuis une réalité citadine vers un véritable *Studium* « étatique ».

L'histoire institutionnelle, sociale et culturelle du *Studium Florentinum* sort amplement enrichie et renouvelée de cet important recueil d'essais, qui met en lumière les solutions adoptées pour façonner et adapter le contexte culturel de la ville, riche en centres d'enseignement de haut niveau, aux différents horizons idéaux du *Studium*. Pour compléter le riche tableau illustré, il aurait été utile de disposer d'une étude approfondie consacrée à l'enseignement du droit à Florence par des docteurs de premier plan tels que Baldo degli Ubaldi et Riccardo da Saliceto dans les décennies centrales du xiv^e siècle. Le volume se termine par un index des noms (p. 257–283), dont l'ampleur rend compte de la quantité de données offertes, ce qui permettra d'approfondir l'analyse prosopographique autour de nombreuses figures illustrées ici.

Paolo ROSSO

(trad. Aude SARTENAR)

Medieval Art at the Intersection of Visuality and Material Culture. Studies in the « Semantics of Vision », éd. Raphaële PREISINGER, Turnhout, Brepols, 2021 ; 1 vol., 247 p. (*Disputatio*, 32). ISBN : 978-2-503-58153-8. Prix : € 80,00.

Réunissant les travaux d'historiens de l'art médiéval, le volume combine une réflexion sur la visuel à une approche matérielle de l'art. Après un *material turn* dans le dernier tiers du xx^e siècle, il revendique la nécessité de prendre en compte la place cruciale de la visuel dans la culture médiévale, tant dans le registre de l'optique que dans celui de la perception visuelle et plus largement multisensorielle. Il vise donc à fournir une histoire de la vue et du regard au-delà d'une approche oculocentrique, en particulier à partir du xiii^e siècle, durant lequel les processus de visualisation se développent abondamment.

Le volume se compose d'une introduction, de sept articles pourvus d'une bibliographie, et d'un index. L'ordre des articles respecte une progression conceptuelle qui n'est pas explicitée dans le sommaire, mais qui est précisée en introduction.

Le premier article constitue à lui seul une catégorie historique et théorique, servant de base au volume et portant sur l'existence de plusieurs modes de visualité au Moyen Âge. Rédigé par B. Hub et intitulé *'Visual piety' and Visual Theory. Was There a Paradigm Shift?*, il repose sur un constat communément établi en histoire de l'art : au bas Moyen Âge, la piété est fondamentalement visuelle car la vue constitue un moyen d'accès privilégié du corps au divin. Selon l'A., l'historiographie a toutefois trop peu pris en compte les théories de la vision, qu'il s'agisse de celle fondée sur la réception de rayons lumineux par le sujet (intromission) ou de celle, coexistante, selon laquelle des rayons sensibles émanent du sujet (extramission). Or, chez les universitaires comme dans les autres sphères de la population, qui héritent de conceptions tirées de la culture scientifique, aucun changement de paradigme n'affecte la validité de la théorie des rayons issue de l'Antiquité. Selon celle-ci, le rayon visuel « étend » le corps et permet d'atteindre physiquement ce qui est vu – une personne chargée du culte, une relique ou encore une image. Dès lors, il devient un vecteur d'information, de vertu et de salut. Ainsi, bien que la vision ne soit pas nécessairement théorisée par la personne qui voit, elle demeure liée à une culture de l'optique à prendre en compte pour examiner la production et la réception des images médiévales.

La catégorie suivante se consacre à deux traditions esthétiques qui touchent à l'appréhension des images et du visuel. Le deuxième article, écrit par W. Shaw, s'intitule *Fortress of Form, Robber of Consciousness. Theorizing Visuality in Islam*. Il examine la théorisation de la visualité en Islam en se fondant sur une intertextualité diachronique et discursive entre les aspects religieux et culturels de deux éléments touchant à la figuralité, mais soustraits à la vue : la femme (voilée) et l'image (aniconique). L'A. s'interroge sur les sanctions doctrinales et disciplinaires, souvent formulées à l'encontre de l'islam, qui en découlent. Elle les relie à un point de vue « occidentalocentré » reposant sur des critères issus de l'icônophilie européenne et chrétienne, et soutient que ces sanctions relèvent moins d'une théorie de la vision ou de signes de visualité, que de la constitution d'une identité visuelle cristallisant des antagonismes politiques et idéologiques. Le troisième article, *De spiritu et anima. The Cistercians, the Image, and Imagination*, rédigé par J. Rüffer, rappelle des phénomènes de la culture cistercienne désormais bien connus. Considérant la nécessité d'interrompre les connexions visuelles avec le monde extérieur pour éviter la *concupiscentia oculorum*, les cisterciens n'ont pas produit d'images figuratives. Parler d'une culture visuelle cistercienne requiert donc d'envisager une visualité négative, fondée sur l'absence d'image, et une « material policy » signifiante (choix architecturaux, vitraux à motifs géométriques en grisaille...). À partir d'une théorie de l'âme valorisant la vue intérieure, la spiritualité conduit donc à produire une nouvelle visualité contrôlant la perception sensorielle.

L'avant-dernière catégorie porte sur la manière de mettre en scène le divin. Le quatrième article, proposé par B. Pentcheva et intitulé *The Liveliness of the Methexic Image*, développe la notion stimulante, peu explorée par les médiévistes, d'image méthexique (du grec μέθεξις, l'action de participer), à laquelle l'observateur prend part. À travers une approche phénoménologique fondée sur l'aspect kinesthésique des icônes byzantines, il se concentre sur les reliquaires, qui transmettent

l'essence de la relique par leur apparence et leur performativité. Les reliquaires s'étendent en effet dans le temps et l'espace en produisant des flux liés à l'expérience visuelle (scintillements, ombres, occlusions partielles, réverbérations...) capables de les animer et, par le caractère éphémère des changements d'apparence, de rendre perceptible leur fonction métaphysique. À l'examen multisensoriel des reliques s'associe donc la reconnaissance d'une vivacité (*liveliness*) de l'image résultant d'une installation multimédiale à laquelle l'observateur prend part, tissant un lien entre les cultures médiévale et contemporaine.

Le cinquième article, écrit par S. Tammen, s'intitule *Radiance and Image on the Breast. Seeing Medieval Jewellery* et s'intéresse à l'envoûtement produit par la matérialité des œuvres d'art grâce à leur effet de radiance. Fondé sur deux mors de chape du bas Moyen Âge, il relève plusieurs niveaux de vision de l'objet, peut-être propres à la joaillerie, comme le regard de celui qui la porte. À terme, il évoque la possibilité d'une nouvelle recherche, déjà bien entreprise par les théoriciens des images dites spirituelles : celle d'examiner la manière dont des spectateurs médiévaux expérimentent la petite échelle à des fins spirituelles ou esthétiques.

La dernière catégorie se consacre à la manière dont les artefacts matériels orientent le regard. Dans le sixième article, *Reliquaries and the Boundaries of Vision. Relics, Crystals, Mirrors and the 'Vision Effect'*, C. Hahn se focalise sur les limites intellectuelles et culturelles de la vision des spectateurs médiévaux. Du micro au macro, elle se questionne sur le lien entre le spectateur, sa position, et des accessoires disposés dans l'espace, tels la relique et le reliquaire. Elle remet en question l'idée selon laquelle, à partir du ^{xiii}e siècle, les reliquaires accroissent la visibilité des reliques : en réalité, ils créent un effet de vision (*vision effect*) qui limite leur perception, mais favorise leur action. L'expérience singulière du divin qui en découle vient d'une contradiction entre leurs magnificence et somptuosité, et la frustration provoquée par des artefacts détournant le regard : dans le désir de voir réside la connexion entre la finitude du corps et l'infinité du monde céleste. Le septième article du volume, intitulé *Channelling the Gaze. Squints in Late Medieval Screens*, est rédigé par T. Bawden. Il porte sur les aspects terminologiques et matériels d'*oculi* (*squints*) percés dans des écrans (listés en appendice), et sur leur statut dans l'expérience visuelle de la spiritualité laïque en Angleterre et au Pays de Galles à la fin du Moyen Âge. Médiatisant l'expérience du sacré – une vue cadrée (*frame view*) passant avant une vue claire (*clear view*) –, les *oculi*, qui privilégient un mode de vision au confort, ont un impact sur la position du corps (souvent à genoux). Ils régissent en outre la dimension sociale de la vision en plaçant le spectateur à la périphérie de la vision du prêtre et en créant un nouvel espace social répondant à des besoins liturgiques et dévotionnels.

Le volume comporte trois limites. La première est méthodologique : les termes de « visuel », « visualité » et « vision », parfois employés à propos de phénomènes similaires, ne sont jamais clairement définis. Malgré une introduction stimulante, le volume, malheureusement dépourvu d'une conclusion générale, se déploie donc comme une succession d'études de cas à la terminologie peu coordonnée. La seconde est éditoriale : alors que le volume porte sur la visualité, seules quelques images, dont les critères de sélection peuvent surprendre, ne sont pas reproduites en tons de gris. La troisième est scientifique : le volume constitue la publication

remaniée des actes d'un colloque tenu en 2010, ce qui le rend souvent obsolète. En particulier, il revendique la nécessité de prendre en compte le visuel contre l'hégémonie d'un *material turn* – alors qu'en 2021, l'année de sa parution, un *visual turn* imprègne communément les sciences humaines. Si cette obsolescence ne retire rien à son intérêt, elle brise sa dynamique épistémologique et explique l'absence de références désormais incontournables, ainsi que de certains concepts – il est curieux qu'un volume sur les liens entre visualité et matérialité ne s'interroge pas sur ce qu'est un environnement au Moyen Âge.

On doit toutefois reconnaître à ce volume le mérite d'avoir croisé l'histoire de l'art à l'histoire du visuel en s'interrogeant non seulement sur ce qui était vu, mais aussi sur la manière dont cela était vu et, plus largement, perçu. Il propose une esthétique de la réception qui ne limite pas la visualité médiévale à un phénomène d'optique ou de vision, mais l'envisage comme un spectre capable de conférer des sens hétérogènes, parfois contradictoires, au terme « voir ». Au sein d'une entreprise collective dans laquelle l'œil et l'acte de voir fondent chaque réflexion sur des objets et des modèles iconographiques, l'étude des œuvres nourrit ainsi l'histoire de la visualité, et réciproquement.

Naïs VIRENQUE

La formule au Moyen Âge III – Formulas in Medieval Culture III, éd. Olivier SIMONIN, Caroline DE BARRAU, Turnhout, Brepols, 2021 ; 1 vol., 447 p. (*Atelier de recherche sur les textes médiévaux*, 28). ISBN : 978-2-503-58919-0. Prix : € 95,00.

Issu d'un colloque international organisé à Perpignan les 19–21 juin 2014, cet ouvrage est le troisième d'une série consacrée à la formule au Moyen Âge et plus spécifiquement à la polysémie du mot. La formule peut en effet être un modèle d'expression réglé par des normes ou un contenu exprimé de façon concise. Après une courte introduction s'interrogeant sur les enjeux de l'emploi du terme dans les pratiques universitaires (O. Simonin, C. De Barreau, *De la polysémie de la formule*, p. 7–13), 21 contributions ont été rassemblées en six part. (*Histoire*, p. 15–96 ; *Manuscrits, chartes et inscriptions*, p. 97–186 ; *Histoire de l'art*, p. 187–251 ; *Musicologie*, p. 253–300 ; *Langues et littérature françaises médiévales*, p. 301–387 ; *Autres littératures romanes*, p. 389–405).

Malgré leur grande qualité scientifique, leur diversité est quelque peu déroutante puisque se côtoient des travaux consacrés au christianisme et à ses dissidences (A. Brenon, p. 17–35 ; V. Mariotti, p. 37–52), à la théologie, à la Bible et aux pratiques religieuses (N. Barrera Gómez, p. 53–67 ; M.J. Fonte, p. 85–96 ; A.Z. Rillon-Marne, p. 283–300 ; E. Dupras, p. 371–387 ; A. Sotgiu, p. 391–405), au débat islamo-chrétien (F. Ninitte, p. 69–83), à l'étude quantitative des manuscrits (É. Cottureau-Gabillet, p. 119–148), à la diplomatie (C. Senséby, p. 149–170 ; P. Buffo, p. 171–186 ; M. Charbonnel, p. 189–203), aux recettes de médecine et de peinture (V. Soreau, p. 99–117 ; A. Leturque, p. 223–251), aux formules magiques (L. Picano-Doucet, p. 327–339 ; Q. Vincenot, p. 341–354), à l'iconographie (A. Ferrand, p. 205–211), aux études musicales et littéraires (A. Ibos-Augé, p. 255–281 ; M. Velinova, p. 303–325 ; S. Bulthé, p. 355–370 ; G. Pellissa Prades,